

Hàir la Palestine - Sionisme et effacement

mardi 31 mai 2022, par [LIL-MAJHOUL Mabny](#) (Date de rédaction antérieure : 30 mai 2022).

De retour de Palestine, Mabny Lil-Majhoul part de l'assassinat de la journaliste Shirine Abou Aqleh par les forces d'occupation israéliennes à Jénine et de quelques anecdotes récemment vécues, cela afin de plonger dans l'histoire du sionisme et de la colonisation. Une réponse virulente mais aiguisée à un article de Stéphane Zagdanski publié dans *Lundi matin* l'année dernière : [Penser la Palestine \[1\]](#).

Sommaire

- [YEAR AFTER YEAR](#)
- [PALESTINE INTROUVABLE](#)
- [DE L'INCOMPARABLE](#)
- [MORT EN PALESTINE](#)
- [DU FAIT COLONIAL](#)
- [QUI SONT LES SIONISTES ?](#)
- [JUIF·VE·S EN PALESTINE](#)
- [QUI SONT LES PALESTINIEN·NE·S](#)

YEAR AFTER YEAR

L'assassinat de la journaliste d'Al-Jazeera Shirine Abou Aqleh par les forces d'occupation israéliennes à Jénine, le mercredi 11 mai 2022, a donné à la question palestinienne sa petite lucarne annuelle de visibilité dans le Nord global. Ainsi va la vie.

En 2021, c'était le sanglant épisode causé par la tentative d'occupation du quartier de Sheikh Jarrah par des colons juifs et les provocations policières à Al-Aqsa. En 2020, le tragi-comique plan Trump et les normalisations des monarchies et émirats arabes corrompus avec Israël. En 2018, l'arrestation d'Ahed Tamimi. Ahed, certes, était Palestinienne, mais blonde et non-voilée. C'est assez pour semer la dissonance cognitive dans le Nord global, qui frémit d'une passagère mais sincère émotion pour cette jeune fille qui aurait mérité d'être Ukrainienne. Et ainsi pourrions-nous remonter, d'année en année, jusqu'en 2000, ou en 1987, ou en 1973, ou en 1967, ou en 1948. Ainsi, tristement, va la vie.

Chaque année, donc, pendant quelques jours, au mieux quelques semaines, on bavarde. En France, les sionistes sionisent, violemment comme Meyer Habib, Valls ou Finkielkraut, ou modérément comme la cohorte des défenseur·se·s interchangeable de la petite solution à l'amiable. Les marches pour la Palestine sont passées au détecteur d'Allah-akbars. Ou réprimées. Ou interdites. Les Blanc·he·s, êtres pacifiques par excellence, sont bien sûr peiné·e·s de la « recrudescence » du « conflit au Proche-Orient », forcément incompréhensible, sans lien avec leur propre histoire assurément. Iels s'inquiètent cependant du risque qu'on leur importe ce conflit dans leur petite vie de Blanc·he·s du capitalisme tardif, par exemple au moyen de manifestations à Barbès ou à Châtelet-Les-Halles où il y a déjà trop d'Arabes en temps normal. Le « conflit au Proche-Orient », c'est proche bien sûr, mais c'est tout de même en Orient. C'est marqué dans le nom.

Ainsi va la vie.

PALESTINE INTROUVABLE

Il y a un peu plus d'un an, lors du précédent épisode de cette passionnante série, qu'on pourrait appeler « Pourquoi tant de haine ? », *lundimatin* publiait un texte intitulé « Penser la Palestine ». Il était présenté comme potentiellement polémique, mais de nature à « permettre de réfléchir ». Ceci parce qu'il était signé Stéphane Zagdanski, un écrivain assurément doté d'un savoir non-négligeable. Ce très très gros savoir s'exprime dans ce texte par une accumulation d'idées générales, formulées tantôt en phrases tirées du génie propre de leur auteur, tantôt par citations empruntées au tout venant : Kafka, l'historien sioniste Walter Laqueur, Libé, Maxime Nicolle....

Les lignes stupides et condescendantes (« Antisionistes, apprenez à penser ») signées Stéphane Zagdanski ne m'intéressent pas en tant que telles. En dépit de son arrogance, de son culte infantile des *granzauteurs* dont il aura sa vie entière omis de se demander qui les sacre tels et pourquoi, de ses écrits lamentables et dégradants sur « l'Afrique », « les Noirs » et surtout « les Noires » [2], qu'il prend pour des éloges comme le bonhomme d'Oliver Sacks sa femme pour un chapeau, Stéphane Zagdanski se montre parfois capable de réflexions profondes et son travail sur les textes sacrés du judaïsme et sa mystique forme une honnête et originale introduction pour le profane en la matière [3]

Si j'entreprends de gloser ici sa prose pourrie, c'est pour deux raisons. D'abord parce que *lundimatin* vaut mieux que ce torchon. Ensuite parce que le texte s'intitule « Penser la Palestine » et qu'il se distingue de bout en bout par l'oubli symptomatique d'un détail. Ce détail s'appelle la Palestine, c'est-à-dire rien de moins que l'objet qu'il s'assigne. Stéphane Zagdanski, sur ce point, ne fait qu'exprimer, exemplairement quoiqu'à son insu, ce qui fonde l'idéologie sioniste : l'oblitération. Le postulat fondamental du sionisme est le suivant : la Palestine n'existe pas. Intéressant.

Néo-libéralisme en Israël, rapport entre mystique juive et capitalisme : tant de passionnants hors-piste s'esquissent dans ce texte. Leur seul tort est de n'avoir rien à voir avec le début d'une pensée sur la Palestine. Stéphane Zagdanski digresse également sur le statut du signifiant « Juif » chez Alain Badiou et l'antisionisme prétendument endémique dans le *star system* et le monde académique français. Ces problèmes, à coup sûr, passionnent Palestinien-ne-s et Israélien-ne-s jusqu'à l'insomnie, et aident grandement à éclairer leurs rapports. Qui n'a entendu retentir, sur l'esplanade des Mosquées, l'insupportable cri de « Badiou Akbar », qui attise rage et peur le long du Mur des Lamentations ? La clé de Sheikh Jarrah ? À l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, camarades ! Sur la montagne Sainte-Geneviève, où de toute éternité rôtit la cuisse de Jupiter, dont la réalité entière suinte par grasses gouttelettes de Pensée. Misère bavarde des khâgneux éternels.

Et la Palestine, Zagdanski ? Bien sûr, dans le texte, le mot apparaît parfois, sans quoi la ficelle serait trop grosse. Quand c'est par l'auteur, c'est entre guillemets : « la "Palestine" ottomane ». Franz Kafka, repeint en *good cop* du sionisme à longueur de citations, les omet dans les passages produits : « Il y a de plus en plus de Juifs qui retournent en Palestine. » Bien sûr, Kafka a tort, ou a oublié. Le texte sacré des Ottomans, la Torah, s'exprime clairement, Exode XXIII, 31 : פָּאָלֶשְׁתִּים וְעַד הַיַּרְדֵּן (traduction d'André Chouraqui : « Je placerai ta frontière de la mer du Jonc jusqu'à la mer des Pelishtîms, du désert jusqu'au fleuve »). L'origine allogène du mot « Palestine » ainsi établie, on voit la pertinence des guillemets. On n'en saura pas plus à ce propos. Rien sur ce qu'il a bien pu recouvrir à l'âge du fer, au temps des tribus, des royaumes d'Israël et de Juda, sous Babylone, sous les Achéménides, sous les Parthes et les Grecs, sous les princes Hasmonéens, sous les Romains et les Byzantins, sous les Arabes et les Croisés. Pas même sous Mahmoud Abbas. Inutile. Car tout ça, c'est de l'histoire, et notre guide nous prévient d'emblée : l'histoire n'existe pas. Du moins avant que les Ottomans n'inventent la "Palestine".

DE L'INCOMPARABLE

Sur les Palestinien·ne·s, c'est un peu plus disert. Zagdanski leur reconnaît le statut de « population ». Comme toute population indigène, ces gens sont dotés d'aspirations confuses, nimbées de mystère : « Nul ne sait ce que désire vraiment la population palestinienne, qui n'a pas et n'a jamais eu voix au chapitre. » Rappelons qu'en France, septième puissance mondiale et bonne mère pour les sien·ne·s, d'excellentes prothèses auditives sont à la disposition de chacun·e et (bien mal) couvertes par la sécurité sociale. Elles permettraient peut-être à notre guide d'entendre ce que l'écrasante majorité des Palestinien·ne·s des territoires de 1948, de Cisjordanie, de Gaza et de la diaspora exprime en fait de désir depuis la *Nakba* et même avant : le droit à sa terre et à la maîtrise de son destin collectif.

L'ennui, c'est que les Palestinien·ne·s forment une population comme les autres. Une population bof. C'est leur différence avec le peuple juif, et ceci pour les raisons suivantes : « Le peuple juif, par son histoire, par son rôle livresque et métaphysique dans la constitution spirituelle de l'Occident chrétien et de l'Orient musulman est incomparable avec un autre peuple de ces deux immenses régions du monde. » Je voudrais m'arrêter sur cette phrase et lui donner le bénéfice du doute.

Le terme « incomparable » est porteur d'une ambiguïté venimeuse. Selon le Larousse, il peut désigner « ce qui est très différent, ce qui ne peut être comparé ». Sous cet angle, ceux qu'on appelle communément les Juif·ve·s (je ne m'étends pas ici sur le mot « peuple » par souci de brièveté) possèdent sans conteste un génie propre d'une part, d'autre part une empreinte particulière sur les deux « immenses régions » dont il est question, du fait de sa dissémination sur le pourtour méditerranéen et au-delà. Ces très estimables qualités lui sont inaliénables, comme le sont les qualités propres à tout autre groupe humain de ces régions et de toutes les autres. Exemple au hasard : les Palestinien·ne·s.

Par conséquent, si c'est en ce sens que Zagdanski emploie le mot, son propos est juste mais sans grand intérêt et un peu mièvre. Il cache en toute vraisemblance son ignorance quasi-totale des cultures turque, kurde, arménienne, arabe, amazighe ou égyptienne, ainsi que de celles des Balkans, du pourtour de la Mer Noire, de l'Iran ou de l'Afghanistan. Cette ignorance n'est pas un crime. Rien qu'une banalité, et un impensé.

La seconde définition d'« incomparable » est la suivante, et je souligne : « qui *l'emporte* par ses qualités, qui *ne peut être égalé* ». Si nous retenons cette acception, l'énoncé que nous commentons est un énoncé suprémaciste. Pour prévenir tout procès d'intention, voici la définition que ce même dictionnaire donne du terme suprémacisme. « Nom masculin (de suprématie) : Idéologie qui postule la supériorité d'un peuple ou d'une civilisation sur tous les autres, et légitime ainsi leurs aspirations hégémoniques. » À la lettre, défendre l'État d'Israël et sa politique coloniale au titre de l'incomparabilité des Juif·ve·s relève de ce qu'énonce cette définition.

Sionistes, apprenez à vous penser.

MORT EN PALESTINE

Zagdanski reconnaît un deuxième trait aux Palestinien·ne·s : leur tendance à mourir en nombre conséquent sous les balles de Tsahal. Et ici, c'est le point Godwin qui lui sert d'excuse : toutes les guerres font des morts, et les jeunes garçons palestiniens « embrigadés par le Hamas » valent bien les adolescents allemands embrigadés par le nazisme : victimes innocentes, mais servant une cause injuste. Ici, il faudra d'abord rappeler à Stéphane Zagdanski qu'à la différence des troupes fanatisées des Hitler Jugend, les adolescents palestiniens en arme ne servent aucun projet d'hégémonie mondiale, de mise en esclavage de leurs voisins ni de conquête d'un espace vital

fantasmé comme celui de leur race. Ils sont, ni plus ni moins, les descendants des habitant·e·s qui se trouvaient sur le territoire de l'actuel État d'Israël avant sa création, qui peuplaient par exemple les 418 villages détruits en 1948, ou la zone nommée Cisjordanie, désormais contrôlée à 60% par Israël et grignotée de jour en jour par des colons fanatisés ultra-violents, ou encore al-Quds/Jérusalem aux trois quarts volée dont les derniers habitant·e·s palestinien·ne·s, en zone est, sont jour et nuit harcelé·e·s par leurs voisinage prédateur.

Puisque Stéphane Zagdanski préfère les histoires à l'Histoire, en voici une. Elle se passe dans la vieille ville d'al-Quds/Jérusalem, le 16 mai 2022, où je me trouvais en train de dîner avec un être cher. Nous sommes le lendemain des funérailles de Shirine Abou Aqleh, où le monde entier a pu voir la police israélienne s'attaquer non seulement au cortège venu accompagner la journaliste et lui exprimer sa reconnaissance, mais au cercueil même. Ce jour-là, un autre cercueil est remis par les occupants. Le corps qui se trouve dans ce cercueil n'est pas celui d'une journaliste chrétienne connue mondialement, mais d'un homme de 23 ans dont le nom est Walid Al Sharif. En tant qu'homme et en tant que musulman, il n'intéresse pas la presse du Nord global. Trois jours plus tôt, il était décédé des suites des blessures que lui avaient infligé l'armée israéliennes le 22 avril sur l'Esplanade des Mosquées. Ce jour-là, Walid avait lancé des pierres en direction du Mur des Lamentations voisin, en réaction aux intrusions israéliennes violant le statu quo sur les lieux saints de la ville. D'après la presse israélienne, il est mort d'une crise cardiaque et les images de l'émeute du 22 avril confirment l'absence de tirs contre lui. Ces images, naturellement, sont introuvables en ligne.

Les autorités israéliennes ont retenu le corps de Walid trois jours après sa mort, tenté de tordre le bras à sa famille pour la forcer à l'autopsier contre son gré, cherché à imposer des funérailles en pleine nuit pour éviter qu'elles ne soient suivies. Finalement, les funérailles sont prévues vers 19 heures. La foule des Palestinien·ne·s de Jérusalem Est réunie à Bab Al-Asbat scande : « Par l'âme et par le corps, nous nous sacrifions pour toi Walid. » Nous nous trouvons à 15 mètres de cette foule. À 19h05, les tirs commencent à retentir, les gaz lacrymogènes et les grenades assourdissantes fusent, un mouvement de foule commence à se dessiner dans les ruelles qui séparent Bab al-Asbat de Bab al-Sahra. Des soldates israéliennes lourdement armées courent après des adolescents. Des dizaines de garçons et de jeunes hommes arrivent de Bab al-Sahra, nous croisant pour se rendre sur les lieux de l'affrontement naissant. J'en vois un passer, 16 ans tout au plus. La blessure qu'il a à l'œil a brûlé sa peau et la fait pendre sur sa joue. Et pourtant, tout adolescent qu'il est, tout dévisagé et meurtri qu'il est, il descend vers Bab al-Asbat où les tirs résonnent, d'un pas sûr, tranquille. Est-ce le Hamas qui lui a détruit le visage ? Est-ce la « propagande antisémite » venue de Gaza qui fait de ce garçon une proie consentante et de sa chair la nourriture probable d'une nouvelle balle ? Non, Stéphane Zagdanski. Ce qui pousse ces jeunes hommes à la mort, c'est l'État d'Israël et sa politique dévastatrice. Toute cette nuit-là, des tirs retentissent et des traînées lumineuses strient le ciel d'al-Quds. Nous nous réfugions dans un café du Mont des Oliviers, qui domine la vieille ville. Ici, tout le monde regarde ce spectacle avec nervosité mais sans surprise. À Jérusalem-est, on n'appelle pas cela une scène de guerre ou un spectacle de mort, mais un lundi soir.

Ce qui échappe aux personnages du genre de Zagdanski, qui mangent à leur faim et dorment paisiblement après avoir éructé leur haine, c'est que leur vie, quoi qu'ils prétendent, n'est pas en cause. On a beau jeu de qualifier de nihilisme le martyrologe palestinien quand on ignore ce que signifie, ici et maintenant, de vivre sous une occupation inique, cruelle, écrasante surtout par les moyens techniques et militaires auxquels l'Occident unanime a pourvu et continue de pourvoir pour la faire prospérer. Mourir pour que *ce type de vie cesse*, c'est offrir sa vie à la vie même. Zagdanski et ses potes, qui prétendent avoir médité le destin du peuple juif mieux que quiconque, et tiré toutes les leçons de l'effroyable génocide subi par les Juif·ve·s d'Europe au XX^e siècle, devraient mieux le savoir que d'autres. Et puisque cette clique ne s'intéresse aux autres cultures que pour les

folkloriser, et ne savent pas lire, voici ce qu'en dit le plus célèbre des innombrables poètes-se-s palestinien-ne-s (je souligne) :

Il y a sur cette terre ce qui mérite de vivre : les hésitations d'avril, l'odeur du pain à l'aube, les opinions d'une femme sur les hommes, les écrits d'Eschyle, les débuts d'un amour, de l'herbe sur des pierres, des mères se tenant debout sur la ligne d'une flûte et la peur qu'éprouvent les conquérants du souvenir. Il y a sur cette terre ce qui mérite de vivre : la fin de septembre, une dame qui franchit la quarantaine avec tous ses fruits, l'heure de la promenade au soleil en prison, un nuage mimant une nuée de créatures, les ovations d'un peuple pour ceux qui montent à la mort souriants et la peur qu'ont les tyrans des chansons. Il y a sur cette terre ce qui mérite de vivre : il y a sur cette terre, le commencement des commencements, la fin des fins, On l'appelait Palestine et on l'appelle désormais Palestine. Madame je mérite, parce que vous êtes ma dame, je mérite de vivre.

C'est l'espoir de cette vie parfaitement méritée qui fait les martyrs.

DU FAIT COLONIAL

Du caractère colonial de l'idéologie sioniste, j'ai jusqu'ici disposé comme d'une évidence. Manifestement, il ne suffit pas à certains de constater la présence de 480 000 colons en Cisjordanie, ni l'annexion du plateau du Golan, territoire syrien, pour se poser la moindre question. À seule fin de m'en débarrasser, donc, voici de la lecture : « Pour l'Europe, nous formerons là-bas un élément du mur contre l'Asie ainsi que l'avant-poste de la civilisation contre la barbarie. » Cette phrase est-elle due au général Gouraud, administrateur du mandat français en Syrie et au Liban au début du XX^e siècle ? À Herbert Samuel, administrateur britannique de la Palestine mandataire ? Non. Cette phrase est de Theodor Herzl, dans *L'Etat des Juifs* [4]. Dans la foulée du second Congrès Sioniste de Londres, une banque servant à réunir les capitaux nécessaires à la formation de cet avant-poste de la civilisation fut créée. Son nom : Jewish Colonial Trust [5]

Remettre en cause le caractère colonial du projet sioniste dès son origine relève donc du pur et simple mensonge, et va contre les textes fondateurs dudit projet qui s'inscrivent en droite ligne dans la rhétorique européenne de la mission civilisatrice. C'est par calcul cynique, alors que la grande vague des décolonisations s'amorce dans les années 1930-1940 et qu'il commence à faire mauvais genre d'adopter cette posture en face de l'opinion internationale, que le mouvement sioniste, qui a déjà eu un demi-siècle pour s'implanter sur le territoire qu'il convoitait avec la complicité des Britanniques, repeint son entreprise coloniale en guerre d'indépendance [6]. C'est sur ce terrain que Zagdanski est le plus malin. En faisant jouer la distinction tout à fait pertinente entre l'État d'Israël, fruit de ce projet de colonisation *revendiqué par ses penseurs et ses acteurs*, et Israël en tant qu'il nomme un symbole religieux central dans l'imaginaire des Juif.ve.s sous toutes les latitudes depuis la disparition des royaumes juifs en Asie du sud-ouest, il tente un remarquable coup de force rhétorique qu'il n'est pas à la portée de toute personne vaguement intéressée à la question de déjouer. Qui, en effet, peut nier la formule rituelle « l'an prochain à Jérusalem », la présence continue de communautés juives sur cette terre, « la place centrale occupée par Sion dans les pensées, les prières et les rêves des Juifs de la diaspora » ? Personne ne le peut sauf à être malhonnête.

L'ennui, c'est que ce fait, qui mérite d'être reconnu et respecté, n'est une fois de plus nullement incomparable à d'autres, sans stricte équivalence bien sûr. Prenons l'exemple des populations de confession musulmane au Maghreb, en Égypte, dans les Bilâd al-Shâm et en Iraq, dans le Golfe, en Iran, en Asie centrale, en Indonésie, en Chine. Al-Quds fait tout autant partie de leurs rêves, de leurs espoirs et de leurs symboles. Depuis des siècles, le pèlerinage de la Mecque et de Médine est

considéré comme incomplet sans la visite à l'esplanade des mosquées, lieu décrit comme le point de départ de l'ascension céleste du prophète Mohammed. Ne seraient-ils donc pas, au titre de leur islamité et selon vos propres critères, aussi fondé·e·s à planifier l'établissement d'une colonie de peuplement en Palestine que les Juif·ve·s de Pologne, d'Autriche, de Russie ou de la mer Baltique ? Est-il acceptable que la situation qui prévaut depuis 1948 prive l'écrasante majorité des musulman·e·s d'un pèlerinage pareil ? Et la destruction par Israël, en 1967, du quartier où vivaient les maghrébin·e·s d'Al-Quds/Jérusalem (Hayy al-maghârîba), installé·e·s génération après génération auprès de leur lieu saint, là même où se trouve maintenant l'esplanade qui jouxte maintenant le Mur des Lamentations (Kotel) ? N'est-elle donc pas aussi infâme de ce point de vue que le prétendu projet palestinien, qu'aucune charte d'aucune organisation politique n'étaye, de jeter les Juif·ve·s à la mer ? En bref : de qui vous foutez-vous au juste ? Et qui nie qui ?

QUI SONT LES SIONISTES ?

La triade peuple-état-nation est un assemblage conceptuel européen du XIX^e siècle, dont l'exacerbation est concomitante à la sauvage entreprise coloniale et constitue l'origine des deux conflits mondiaux du XX^e siècle. Cette exacerbation est donc l'une des causes indirectes de la Shoah. Le *mouvement sioniste*, de Herzl à Netanyahou, est à l'origine un nationalisme typique de la Mitteleuropa autour de 1848, et en relève donc *substantiellement*. Dans « la monumentale histoire du sionisme de Walter Laqueur », comme dit votre pingouin professeur de pensée, il n'est question *que* des Juif·ve·s d'Europe (et encore devrait-on dire : d'un groupe fort minoritaire de Juif·ve·s d'Europe) dans les chapitres qui concernent l'émergence de ce mouvement. Et pour cause : le sionisme n'est né ni au Yémen, ni en Iran ni au Maroc, pour ne citer que trois pays où la présence du judaïsme fut de longue date particulièrement vibrante.

Où étaient donc les Juif·ve·s de ces contrées autour de 1850 ? À la maison, tranquilles, en train de ne pas planifier la colonisation d'une terre et la déportation de ses habitant·e·s. Iels vivaient comme toutes les minorités sous le colonialisme français ou britannique, sous les sultanats islamiques arabes ou non. Non pas, comme le croit Zagdanski, sous le joug d'une entité abstraite nommée « antisémitisme musulman », car il n'y a que *des* musulman·e·s, oppresseur·e·s et opprimé·e·s, riches et pauvres, vivant en tel lieu et à telle époque. Leur statut de minorité s'accompagnait, comme partout et toujours, de racisme et de partage, de brimades et d'inclusion. Comme toutes les minorités, partout et toujours, celles-ci furent infériorisées ou utilisées, lésées ou respectées, massacrées ou valorisées selon les circonstances, et en tout cas juridiquement et factuellement discriminées. Ce sont ces discriminations qui ont rendu à ces populations l'offre sioniste séduisante. Elle fut diffusée par l'Alliance Israélite Universelle, entité née en France et soutenue par les institutions françaises trop heureuses d'y trouver le moyen de diviser les différentes populations des sociétés indigènes. Une centaine d'écoles, de Tétouan à Izmir, préparèrent le terrain de l'exode.

Un défenseur d'Israël qui prétend administrer des gifles pensantes à ceux qui divergent de sa doctrine devrait aussi se renseigner préalablement sur ce qu'il est advenu de ces Juif·ve·s qui n'ont pas eu le bonheur d'être hertzliens, et découvrir qu'après avoir été ignoblement chassé·e·s de la totalité des pays des mondes arabes à partir de la fin des années 1940, les Juif·ve·s du Maghreb et du Mashriq ont eu à subir à leur arrivée en Israël des discriminations dont l'ignominie est *parfaitement comparable* à celle qu'iels venaient de fuir : internement, aspersions au DDT, kidnapping institutionnalisé de leurs enfants, exploitation à bas coût, injures publiques de la part des principaux responsables politiques du pays...

Les *HaPanterim HaSh'horim*, mouvement des Black Panthers d'Israël fondé en 1971 pour résister à ces discriminations, constituent une intéressante et significative réaction à ces discriminations systémiques et institutionnalisées du point de vue desquelles Israël ne se distingue guère des autres

états-nations [7]. Jusqu'à nos jours, ceux qu'on appelle *mizrahim* en Israël vivent pour une bonne part une vie de subalternes, ce qui ne les empêche pas de participer avec enthousiasme à la colonisation de la Cisjordanie, encouragé·e·s par la droite israélienne qui s'est depuis longtemps et de manière parfaitement cynique posée comme leur protectrice, du bourreau Begin à l'infâme Bennett.

C'est donc ce groupe de Juif·ve·s d'Europe, et l'ensemble de ceux qui se sont reconnu·e·s à travers le temps et l'espace dans leur projet et dans la société absurde et violente dont il a accouché, conglomérat de Juif·ve·s réel·le·s ou supposé·e·s où règne la violence sociale et raciale, que nous autres appelons sionistes. Personne d'autre.

JUIF·VE·S EN PALESTINE

Contrairement à ce qu'affirme Zagdanski, les organisations politiques palestiniennes ne sont pas toutes ni de tout temps montrées « révoltées à l'idée que des Juifs puissent vivre parmi eux avec un statut d'égalité à part entière ». Fatah, déclaration du 1^{er} janvier 1969 : « Le Mouvement de Libération Nationale Palestinienne Fath ne lutte pas contre les juifs en tant que communauté ethnique et religieuse. Il lutte contre Israël, expression d'une colonisation basée sur un système théocratique raciste et expansionniste, expression du sionisme et du colonialisme [8]. » Le même Fatah, dans un texte de 1971 intitulé « La révolution palestinienne et les Juifs », a produit une remarquable réflexion sur l'antisémitisme dans le mouvement palestinien et l'impasse qu'il constituait, se posant la question suivante : « Comment pouvons-nous haïr les juifs en tant que juifs ? (...) Comment avons-nous pu tomber dans le piège du racisme ? [9] » Le projet de ce Fatah, loin encore d'être devenu le pantin impuissant qui fait semblant d'administrer l'Autorité Palestinienne actuelle, était la constitution d'un état multiconfessionnel où les Juif·ve·s auraient toute leur place.

Quant au Hamas, dont l'usage de la rhétorique antisémite a suffisamment été souligné, on rappellera simplement ses relations historiques fort troubles avec Israël. C'est initialement la branche gazaouie de l'Organisation des Frères Musulmans, groupe politique présent dans tout le monde arabe et brutalement réprimé en Égypte sous le régime de Gamal Abdel Nasser. En Palestine, cette branche fut étonnamment protégée de la brutale répression orchestrée par un certain général Ariel Sharon sur la bande de Gaza au début des années 1970. Le gouverneur israélien qui régit alors l'occupation de Gaza assiste même à l'inauguration d'une mosquée, Jawrat al-Shams, qui sert de vitrine à l'organisation.

Les ennemis des ennemis étant toujours bien utiles, l'État d'Israël a cyniquement entretenu avec cette organisation une relation constante tout au long des années 1970 et 1980, laissant s'étendre ses réseaux, tolérant la constitution de sa propre milice, le Majd. L'objectif était de laisser le soin à ce groupe d'autochtones de lutter à sa place, et bien plus efficacement, contre l'influence du communisme et du panarabisme en Palestine. Ce n'est qu'au moment de la première Intifada (1987), contraint de revoir sa position attentiste par l'insurrection de la société palestinienne, que ce groupe islamiste cesse sa politique de collaboration avec l'occupant et opère le virage complet vers le radicalisme qui lui est actuellement reproché avec tant de vigueur [10]. Le racisme réactif des cadres du Hamas et plus généralement de certain·e·s palestinien·ne·s, regrettable mais une fois de plus *banal* dans une société coloniale, n'est donc pas comme le croient Zagdanski et ses semblables, l'effet lointain de la bataille de Khaybar, d'on ne sait quel hadith ou des pogroms de Fès, mais un phénomène entièrement explicable par son contexte et dans lequel les manipulations éhontées des institutions israéliennes ne sont pas pour peu. Quand le vassal finit par mordre la main de son maître, sot qui s'étonne que ses dents sentent le poison.

QUI SONT LES PALESTINIEN·NE·S ?

Pas plus que nous ne posons d'équivalence entre État d'Israël et Juif·ve·s nous ne chercherons ici à défendre l'idée qu'un peuple palestinien préexista à 1948. Se livrer à cet exercice est inutile, car c'est reconnaître à l'ennemi son vocabulaire. Peuple, chez Zagdanski et ses semblables, est évidemment entendu au sens national du terme, et il nous faut à nous autres antisionistes récuser fermement l'évidence selon laquelle faire nation est le prérequis de la légitimité. Pas plus qu'il n'y avait de « peuple algérien » unifié en nation dans les frontières actuelles avant 1830, il n'y a eu de « peuple palestinien » au sens que ce mot prend dans les dispositifs politiques du Nord global. Il y avait en revanche des gens sur le territoire de la Palestine mandataire, dont les grands-parents se trouvaient ou non sur le territoire de la Province ottomane et ainsi de suite. Ces gens, ce sont les Palestinien·ne·s.

La seule raison qui fait, donc, que l'expression de « peuple palestinien » est légitime et en vérité indiscutable pour qui sait raisonner, est que c'est celle qu'utilise *désormais* l'écrasante majorité des autochtones dont les terres ont été spoliées, les villages rasés, le droit à vivre chez elleux dénié et la vie foutue en l'air par la naissance et le développement de l'État d'Israël. Pour des raisons circonstanciées, ces populations ont choisi le vocable « peuple palestinien » pour s'identifier dans le malheur et l'injustice qu'elles subissent ensemble, et dans le projet de *récupérer terres et droits*. Comme les Juif·ve·s d'Europe ont adopté le terme linguistiquement impropre d'antisémitisme pour désigner la forme particulière d'oppression dont iels furent victime aux XIX^e et au XX^e siècle, par distinction avec les phases précédentes de l'histoire multimillénaire de la haine des Juif·ve·s. Aux concerné·e·s de nommer leur oppression comme de *se constituer peuple*.

Est Palestinien·ne toute personne que l'État d'Israël nomme « Arabe » pour effacer le nom que porte son crime aux yeux du monde. C'est indifféremment une Chrétienne de Bethlehem ou d'Hébron, un Musulman de Haïfa ou de Gaza, un Arabe du Néguev, une exilée à Beyrouth, Venise ou New-York. Et puisque Stéphane Zagdanski est friand d'histoires, en voici une deuxième et dernière à ce sujet.

Elle se passe le soir du jeudi 26 mai 2022. C'est une histoire banale. Un couple d'arabo-européens, elle Palestinienne, lui non, se rendent à Akka. Iels se baignent dans la Méditerranée puis visitent la vieille ville. Depuis 1948, cette citadelle résiste à la pénétration des occupant·e·s. Par miracle, elle n'a pas cédé. Officiellement, nous sommes en Israël. Pourtant, tous·te·s deux le sentent bien, ce soir à Akka c'est Israël qui n'existe pas. De partout surgissent de la musique, des cris d'enfants et des visages heureux. Dans le port de plaisance, de petites embarcations vous font faire le tour de la forteresse. Certaines vont à pleine vitesse, slaloment gracieusement sur la surface de l'eau et font pousser des cris de peur et d'enthousiasme aux passagère·e·s. Il fait beau, le ciel est d'un orange tendre que déjà grignote la nuit montante. Dans les restaurants sur la rive, on mange du poisson frit. Pas un·e soldat·e de Tsahal à l'horizon. Pas de check-point. Sur les petits bateaux, des femmes dansent. Et ce couple un peu usé, que la vie en ce moment ne ménage pas, se mêle à leur bonheur d'exister, et noie quelques heures ses peines dans la splendide baie de Haïfa, dans la mer qui est à tout le monde et à personne, que l'amertume du rivage indiffère. Voici une soirée palestinienne. Une soirée parmi des femmes et des hommes qui, comme dirait l'autre, valent tous·te·s les autres et que n'importe qui vaut. Qui aiment la vie, eux aussi, « quand ils en ont les moyens. » Qui se donnent les moyens de l'aimer malgré l'acharnement des occupant·e·s à la leur gâcher.

Malgré vos efforts pour vous octroyer le monopole de la joie de vivre, vous autres sionistes n'avez pas tout à fait réussi à saboter celle de vos victimes. Et votre insistance si lourde à souligner à quel point vous aimez la vie ne traduit que votre culpabilité sourde, dont l'effacement du dernier souffle de la résistance qui vous est opposée depuis 74 ans ne vous délivrerait pas. Les nations coloniales, comme les impériales et les exterminatrices, sont des nations hantées. Voyez les États-Unis, l'Allemagne, la France, la Russie. Notre cause est peut-être perdue, mais pas notre joie. Quant à

vous, tant que vous n'aurez pas réparé Deir Yassine, vous n'aurez jamais la paix. Celle-ci se mérite, et à l'évidence, vous n'en avez pas les moyens.

Paris, dimanche 29 mai 2022, jour de la Marche des drapeaux.

Mabny Lil-Majhoul

P.-S.

• Paru dans Lundi matin #341, le 30 mai 2022 :

<https://lundi.am/Hair-la-Palestine>

Notes

[1] <https://lundi.am/Penser-la-Palestine>

[2] Voir *Noire est la beauté*, Pauvert, 2001.

[3] Je pense par exemple au beau *L'Impureté de Dieu*, Le Félin, 1991.

[4] Theodor Herzl, *L'État des Juifs* [1896], Paris, La Découverte, 1990, p. 47.

[5] Voir la page dédiée à l'histoire de cette banque sur le site de la Jewish Virtual Library, encyclopédie de la très antisioniste American-Israeli Cooperative Enterprise (AICE) aux États-Unis : <https://www.jewishvirtuallibrary.org/jewish-colonial-trust>

[6] Voir à ce sujet Joseph Massad, *The Persistence of the Palestinian Question : Essays on Zionism and the Palestinians*, Londres, Routledge, 2006. Gilbert Achcar résume fort bien les enjeux de la question dans « La dualité du projet sioniste », *Manières de voir* n°157, février-mars 2018. <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/157/ACHCAR/58306>

[7] Voir Sami Shalom Chetrit, *"Either the pie is for everyone, or there won't be no pie !"* *HaPanterim HaSh'horim (the Black Panthers Movement) : The generating collective confrontation*, Londres, Routledge, 2009.

[8] <https://lesmaterialistes.com/fatah-declaration-1er-janvier-1969>

[9] *La Révolution Palestinienne et les Juifs* [1971], Minuit, 1970. Réédition Libertalia, 2021. Par souci d'honnêteté, on renverra à la lecture critique, d'un point de vue sioniste, proposée par Ivan Segré dans lundimatin : <https://lundi.am/La-revolution-palestinienne-et-les-Juifs-Un-document-historique> L'espace et l'énergie nous manquent pour la commenter ici.

[10] Voir Jean-Pierre Filiu, « Les fondements historiques du Hamas à Gaza (1946-1987) », *Vingtième siècle* n°12, 2012, p. 3-14.